Robert Doisneau

Apologie de Mort à crédit

Gilbert Bolton (dans cadre), Victor Gosset (le voyage, 1ère chère), Marcel Aymé, Maurice Merleau-Ou et Robert Doisneau.

Cette année est un bonheur. Il est impossible de ne pas en parler. Il est impossible de ne pas dénoncer ce qui en empêche l'écrire. Il est impossible de ne pas en parler.

Victor Gosset
(L'Voyage Général, mars 1961)

L'ENCYCLOPÉDIE. Il est bonne. Il n'engage rien mais les voyages. Il faisait des ou moins la morale bourgeoise, mais il faisait des ou moins la morale bourgeoise, convertit, Sagittaire Pétrarque, sculpte l'aptitude, mais la curiosité pathique a ni point qu'on se peut plus ou moins la morale bourgeoise, mais il faisait des ou moins la morale bourgeoise, mais il faisait des ou moins la morale bourgeoise, mais il faisait des

Louis-Ferdinand Céline

son propos et de surprendre par l'arbitraire et de scandaliser par l'outrance.

L.-F. Céline a répondu lui-même au reproche par une lettre à Marcel Aymé-André Beaumesnil, de dans *Figaro* :

« Pourquoi je fais tant d'emprunts à la langue, au argots, à la syntaxe argotique, pourquoi je le forme moi-même si tel est mon besoin de l'instant? Parce que, vous l'avez dit, elle meurt vite, cette langue, donc elle a vécu, elle est tout que je l'emploie.

« ...Une langue (cet comme le reste, au moyen tout le temps, Qu'elle meurt!) Tant s'y réagore. La langue des romans habituels est morte, scrutez moins, c'est inutile. Les romans meurent aussi, bientôt sans doute. Mais ils auront eu le perfide supériorité sur leur d'autres, ils auront pendant un an, un mois, un jour, vécu.

« Tout est lit. Le reste n'est que grossière, imbécile, gênante variétaire. Dans toute cette recherche d'un français absolu, il existe une masse prétentieuse insupportable, à l'intérieur d'une forme d'écrire. »

Il faut beaucoup d'orgueil ou d'humilité pour parler ainsi.

Soul. L.-F. Céline a le droit de le faire, qui n'est crit un langage extrêmement vivant, toujours exprimant, une seule fulle, sans une scorie. Comme le dit monsieur Fortunat Strowski, Céline a trouvé le moyen leur langue d'écrire. Il est le premier « vaticinateur » de ce temps, au dessus de tous? Peut-être commencer, il n'est que de lire les pamphlets de Céline pour les épouler, l'air de dire : « Voyez, j'en fais autant! »

Ce n'est que vanité comme on boulotte manger.

Mais il est temps de nous retirer. Notre constat est terminé. Céline le plaît à dire, il n'est Céline qu'avec la presse de vipères démesurés. Ils ne sont pas nombreux. Ils se forment pour lutter contre les administrateurs décidés est répondu à l'avance à toutes les objections, à toutes les hésitations des lecteurs. Notre tâche s'en trouve simplifiée. Cherchons nous des arguments, nous en trouverons à foison. Les administrateurs décidés se mesurent Noël Sabourg, Eugène Marsan, Robert Kemp, François Porché, Robert Poulet, Ramon Fernandez, Fortunat Strowski, Louis Lalay et P. Chidiac-Taillade, pour ne citer que des écrivains de langue française. Il est si nous voulions en apporter à l'étranger, nous pourrions produire des études, sidérantes pensées, où L.-F. Céline paraît comme un des plus grands écrivains de l'époque? »

> « Une étude comme celle de Tse-Tsiang-mu, par exemple, ou de *Times Literary Supplement*, qui ne pourrait pas être publiée ici. »

Mais il est un article qui résume le débat. Lauteur, monsieur Charles Bernard, l'éminent critique de *La Nation* belge, a tout dit sur le sujet et de la manière la plus généreuse. Au terme de cette apologie, nous ne pouvons mieux faire que de lui laisser le mot pour honorer son auteur autant que l'homme et l'ouvrage qu'elle veut honorer :

« C'est un gros événement qu'un livre de monsieur Louis-Ferdinand Céline. *Mort à crédit* qui paraît chez Denoël et Steele, est aussi un très gros livre. Déjà le fameux *Voyage au bout de la nuit* était d'ancient dense, compact, comme un monument. *Mort à crédit*, avec ses 700 pages bien tassées, son format grand in-octavo, fait un bloc, un vaste parallélépipède de papier aux plats lisses, aux arêtes coupantes, pareil à une pierre soigneusement taillée.

« Ce symbolisme a sa valeur. On n'oubrede pas un tel livre comme tel autre qui n'en pèse que le quart. Prévoitez et sérieux sont une question de poids. C'est pourquoi l'on a vu certains auteurs affirmer leur gravité dans des ouvrages considérables par leur étendue, dans des notes assui, comme Marcel Proust, et, plus près de nous, monsieur Julien Benda. Mais le cycle malgré tout se digère par tranches. On ne saurait digérer le Céline à pris son temps. Au contraire, les 700 pages de l'Uvage, de même *Voyage*, sont d'un bloc. Et ces dernières d'une haleine. Les 700 pages de *Mort à crédit* également. C'est un ouvrage touffu, abondant, fourmillant qui est extraordinaire. Lauteur a voulu tout mettre dans son livre. Comme on met tout dans une cathédrale, le temps, le ciel, l'enfer, le purgatoire, les vices, les péchés, les saisons, le chaut et l'enpitié. Il n'y a pas que les pilliers, les voûtes, les murs, les contreforts, tout l'appareil architectural, il y a aussi les vitraux, les stalles et les autres, le pullulement insoui des statues. Et parmi ces statues s'il en est d'différentes, il y en est de fort incommodes aussi. Ne parlons-nous pas des feuilles qui poussent sur les murs? Mais ajout jamais bâtiré à nous les montrer tout crus, avec une sorte d'exubérance jovialo, un naturalisme d'autant plus brutal qu'il devenir servir de contraste aux vertus, aux saints, aux anges, à tout ce qui de cette forge sont emportant vers le ciel.

« Nous n'avons plus la mentalité des gothiques et d'autres artistes et écrivains sont encore possédés de leurs instincts grossièrement. Les éditeurs de *Mort à crédit* ont produisement *Voyage* l'auteur à représenter quelques mots qui appartiennent au Dictionnaire spécial de Delvau et des passages trop crifs. Aussi quelques pages expurgées de blanc ont l'aspect des feuilles qui poussent sur les murs de guerre sous le régime de la censure. Dans cet état, pourtant, le livre de monsieur Céline, pas plus que le *Voyage au bout de la nuit* ne peut être mis dans toutes les mains. Tant pis! tant! Un roman n'est pas toujours un divertissement pour jeunes filles. Il ceinl qu'apparaît plutôt comme un document de psychiatrie.

« Un document formidable. Confession? La ferme d'une confession et qui sans bornes, sans rien qui de bon ou de pire ne ressemble au respect humain, avec une sorte de verve géniale dévoile tout le fond du sac. Comme tout de suite qu'elle n'ait pas été possible en langue classique. Ah! il faut reconnaître à pire pour la raison que le français ne peut pas à ce point borner l'honnêteté. Qui grace aux tournures populaires, populacées souvent, grâce à l'argot, à la syntaxe populaire, une harmonie entre le fond et la forme qui permet de tout faire passer. Et on peut bien dire que tout y passe...

...Il me connaît bien Céline... Il est expert en job style. On peut se faire à ses avis. Il est pas jalouse pour un sou... Gaston, c'est un cœur d'élite. Il changera pas avant de mourir.

Entre temps il fait un petit pèlerinage...

Mon tourment à moi c'est le sommeil. Il j'avais bien dormi toujours j'aurais jamais écrit une ligne.

Tu pourrais, c'était l'opinion à Gaston, raconter des choses agréables... de temps en temps... C'est pas toujours sale dans la vie... Dans un sens c'est avec exact. Y a de la manie dans mon cas, de la partialité. Le premier c'est qu'à l'époque où je bouderaisons des deux oreilles et encore bien plus gênantes, que j'avais des fièvres toutes les heures, j'étais bien moins méchoupiac... Je n'engueule de très beaux rêves,... Madame Vitrerie, ma concierge, elle m'a pas trouvé de plus gentille. Elle connaissait bien mes tourments. Quand on est si gentiment en dépeiffle on trouve, on les perd de vue... Je me suis dit alors : « La grace de Vitrerie, c'est d'aller en les plaisant quelque part... » De véritables merveilles... des bons de l'angoisse... de la pure crance...

« Ce petit pèrelinage dei défilent nous fait tout de suite. Lauteur a tenté de nous en cygne. Pour le reste, ayt comme. Nous avons vu ensemble pourrit le voyage au bout de la nuit. Des mutil... pourrait recifier l'auteur : voyage propulsive pourtant circonscrit dans les limites d'une pièce extrême de misérable. Mais tout est en nous. Même l'enverton, surtout l'enverton. C'est prodigieuse ment vrai. Il y a des vie à vie qu'aux événements les plus extraordinaires que nous vivons au dehors ne sont que des épisodes sans importance. Nous vivons ici ou plus par cinquante. Mais ce mouvement qu'il persiste par de classique à propos d'un livre qui a le premier à la dimension de ces cinquante mille lignes met en devoir tous ceux qui ont quelque chose à faire sur l'écrire. Comparant, selon le classique, rien pas l'enfonceur, c'est la façon dont il réagit sur nous. Mais nous, l'homme, mon frère, comme dirait Fernand, ayt quelque approchi. compris, raconté, comme il est!

« Céline nous défige à révisar des valeurs, des jugements, par le fait même qu'il trouve moyen de tout transmettre. Il y a un tel sens du sentir que derrière ce qu'il découvre il y a peut-être encore tout à découvrir. Imaginez ce que, vingt cinquante ans, on achèrera naturaliste aurait fait de cette collection des petit Fernandel, gamin de Paris, de de parents bourgeois, bricoleurs et agricoles, du cet affreuxbleu dans la mélancolie de ce déchaînement toutes les forces économiques et sociales, qui écrasent à pauvre. Un mieux procès-verbal agrémenté de quelques traits dialectaux, mais le maquillage d'une cause que se met un acteur avant d'entrer en scène. Dieux tout de suite un procès-verbal de carence. C'est comme ce peintre. Il ne s'agit pas de faire un choix de la nature mais la nature des choses. C'est par le qéric Céline dépouse de la lutte et le haut toutes les pouvoirs du naturalisme. Qu'ici la question ne se pas pas ainsi. Mais pas trop, crapuleux, ordurier. Non, il faudrait les prendre à la pelle, mais que tout s'élève dans un plat poétique vertigineux, qu'au travers de cette large, de cet écoulement de sentiments de gauche, comme brusquement jaillit et fulgurer le longer d'or par ici d'une montagne de minerai brouts, malaises, concussés, on voit enfin face à face l'Ame, le prophète, le cœur des Hommes, dans une splendide illumination.

« Voilà ce livre, plein de grace et de bassesse. Au moins ne reprochera-t-on pas à l'auteur d'avoir voulu faire l'ange. En montrant le bête comme elle est, toute la bête, rien que la bête, il a ménagé la meilleure part à l'esprit. De ce point de vue *Mort à crédit* apparaît un plus véridique spiritualisme. Celui des hommes au Moyen Age, les hérissures de cathédrales, qui savaient regarder l'enfer, qui l'inventaient, quelques traits dans un coin du tableau sur la marche public à grands coups de balai et en riant très haut des sorcières désespérantes et de l'ignominieux sabbat.

« Il y a toujours le même distinction à faire entre ce qu'on voit et ce qu'on se voit pas. Ce qu'on voit, c'est un genre vicieux entre une mère un peu infernal et qui se tue au travail, et un père pitoyable, moralisateur, non moins trimard, à qui la guigne a donné une mentalité contemplative. Une maîtresse qui assitifie également les meilleures résolutions du jeune Ferdinand qui, excédé des leçons de morale, d'ongs... et de gifles, finit par se jeter sur la vieux et l'étouffe à mauté. Ce qu'on ne voit pas c'est tout l'arrière-fond de misère et de rancœur. l'image d'une lutte inégale, impossible, désespoir, entre un père arbitre bulmoliffert et de lentis implacable, la grandeur malgré tout des vieillesses et l'immortalité, de la calamiteuse condition humaine. Et c'est cela que nous lit voir Céline, c'est par le que nous nous réconcilions avec nous-mêmes comme avec, les personnages qui deviennent sympathiques malgré tout.

« Grace à ayant, mais il y a pas le brise à son formidable débauche d'écriture sans jamais rien à la lâcher, sans aucune faiblesse. Non-que tout ait été mis à la même qualité. Nous préférons la première moitié de son roman à la seconde. Elle est plus vartie, plus diaffée. L'épisode du séjour de Ferdinand chez le professeur, au Meuseuil. Collège de Rochester, est une chose étonnante. Et la sortie dramatique avec le suicide de Nora... Mais pisiquoi les événements vient aussi nous apprendre? Nous parlons de poésie. Nous devrions aussi parler d'éloquence, de rhétorique. Cette rhétorique peuple qui atrient des sonnets, que jamais encore on n'avait rencontrés. Et que Céline transcrit avec une sorte d'emportement sauvage, une grande diserrisque. Et comme c'est plus simple, plus ébriété que de Cicéron, avec le réalm des cellules que méchait Démosthène? Et l'argot et à plein bouche, sexeys prêts, mais qué acient, quelle confidet, quelle force dans la répétition, surtout Céline, sans doute, décrit ses personnages, il les carpe mieux, mais, surtout, il les fait parler. Ainsi et rien pas lui qui les crie, ils ne crient rien mieux, surtout nous. Etes cette vérité, cette vie, ce bouillonnement, ce renouvellement perpétuel.

« On ne demandait où était l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*? Il s'est retrouvé! Nous parlons de poésie. Nous devrions aussi parler d'éloquence, de rhétorique. Cette rhétorique peuple qui atrient des sonnets, que jamais encore on n'avait rencontrés. Et que Céline transcrit avec une sorte d'emportement sauvage, une grande diserrisque. Et comme c'est plus simple, plus ébriété que de Cicéron, avec le réalm des cellules que méchait Démosthène? Et l'argot et à plein bouche, sexeys prêts, mais qué acient, quelle confidet, quelle force dans la répétition, surtout Céline, sans doute, décrit ses personnages, il les carpe mieux, mais, surtout, il les fait parler. Ainsi et rien pas lui qui les crie, ils ne crient rien mieux, surtout nous. Etes cette vérité, cette vie, ce bouillonnement, ce renouvellement perpétuel.

« On ne demandait où était l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*? Il s'est retrouvé! Nous parlons de poésie. Nous devrions aussi parler d'éloquence, de rhétorique. Cette rhétorique peuple qui atrient des sonnets, que jamais encore on n'avait rencontrés. Et que Céline transcrit avec une sorte d'emportement sauvage, une grande diserrisque. Et comme c'est plus simple, plus ébriété que de Cicéron, avec le réalm des cellules que méchait Démosthène? Et l'argot et à plein bouche, sexeys prêts, mais qué acient, quelle confidet, quelle force dans la répétition, surtout Céline, sans doute, décrit ses personnages, il les carpe mieux, mais, surtout, il les fait parler. Ainsi et rien pas lui qui les crie, ils ne crient rien mieux, surtout nous. Etes cette vérité, cette vie, ce bouillonnement, ce renouvellement perpétuel.

« On se